

275350

LES PETITS APPARTEMENS ,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE ,

PAR MM. DUPIN ET VARNER ,

MUSIQUE DE M. BERTON ,

*Représenté pour la première fois , à Paris , sur le théâtre
Royal de l'opéra-comique , le 9 juillet 1827.*



Bruxelles ,

Chez L. DUMONT , Editeur , Rue des Sablons ,
Sect. 1^{re} , N^o. 1042.



1828.

322622

PERSONNAGES.

ACTEURS.

	PARIS.	BRUXELLES.
LE GRAND DUC DE TOSCANE.	<i>M. Chollet.</i>	
DE St-ALBAN , jeune Français, favori du Grand-Duc.	<i>M. Lemonnier.</i>	
LE BARON DE TRIGOSO premier Podesta de Sienne.	<i>M. Féréol.</i>	
LA BARONNE , sa femme.	<i>Mme Lemonnier.</i>	
Mlle D'ALBERTI , Nièce du Baron.	<i>Mlle Prévost.</i>	
FABRICE , valet de chambre du Grand-Duc.	<i>M. Tilly.</i>	
BEATRIX , Nièce de Fabrice.	<i>Mlle Bousigues-Lemonnier.</i>	
Un capitaine des Gardes.		

La scène est à Florence, dans le palais du Grand-Duc.

LES PETITS

APPARTEMENTS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, FABRICE.

FABRICE, *à la cantonnada.*

C'est bien... tout cela me paraît ordonné à merveille... le prince sera satisfait.

BÉATRIX.

Eh! mon Dieu! mon oncle, pourquoi tout ce mouvement? tous ces apprêts?... qu'est-ce que cela signifie?

FABRICE.

Que le Grand-Duc de Toscan échange d'appartement.. Depuis plusieurs années il habitait l'extrémité opposée de son palais... c'est là qu'il donnait des fêtes galantes, des soupers mystérieux, où il recevait toutes les beautés de la ville.. mais les appartemens secrets commençaient à être trop connus, et, par mesure de précaution, nous transportons ici notre quartier général.

BÉATRIX.

Mais je ne comprends pas bien...

FABRICE.

Il n'est pas nécessaire que tu comprennes... je serais même fâché que tu eusses trop de pénétration, cela ne te servirait à rien et cela pourrait te nuire. Je t'ai fait venir de ton village pour partager les soins que m'impose ma charge : il faut t'en tenir là... on ne manque pas d'occupation quand on a comme moi l'honneur d'être valet de chambre de son altesse.

BÉATRIX.

Comment êtes vous donc parvenu à une place aussi élevée?

FABRICE.

A force de zèle et de discrétion. Voilà comme on fait son chemin.

Air
 Fils d'un simple gondolier,
 Je sais le fin du métier ;
 J'ai toujours conduit ma barque
 En habile nautonnier,
 Et chacun ici remarque
 Ma prudence et mon esprit ;
 Car pour peu qu'on soit en crédit,
 J'applaudis à tout ce que l'on dit.

Quand par mon heureuse étoile
 Dans ces lieux je sus porté,
 La fortune enfla ma voile
 Et j'en ai bien profité,
 Je ne crains plus la tempête ;
 Favorisé par le sort,
 En ces lieux je m'arrête
 Et je jette l'ancre au port.
 Non, je ne crains plus la tempête ;
 Je sais, oui je sais louvoyer..

Fils d'un simple gondolier, etc.

Te voilà installée dans le palais : tu pourras circuler librement dans les appartemens... ton air simple, tes manières naïves te feront regarder comme une personne sans conséquence... il faut tout voir, tout entendre, et ne rien dire.

BÉATRIX.

Mon oncle, c'est bien facile.

FABRICE.

Pas tant que tu crois... depuis dix ans que je fais métier d'être discret, je sais le mal que cela donne... mais enfin j'en suis venu à bout... J'ai conquis la confiance du prince... aussi l'on me met de toutes les parties de plaisir, de tous les soupers fins... pour servir à table ; mais je crois que maintenant nous n'aurons plus ici beaucoup de fêtes.

BÉATRIX.

Et pourquoi ?

FABRICE

Parce qu'il va nous manquer celui qui en était l'ame, le favori du Grand Duc, un jeune français, monsieur de Saint-Alban, le plus gai, le plus extravagant de tous les hommes... jadis compagnon d'armes du prince, et maintenant compagnon de ses plaisirs.

BÉATRIX.

Que lui est-il donc arrivé ?

FABRICE.

Un accident très ordinaire; on l'a exilé hier au soir."

BÉATRIX.

Et pourquoi ?

FABRICE.

Parce que cet étranger a de l'esprit... Il a voulu agir à la française; se moquer des sots, chausonner les ridicules, et il s'est fait des ennemis. En Italie nous voulons bien que l'on chante, mais à notre manière, rien que des cadences et des roulades; jamais d'épigrammes, ça résonne mal aux oreilles délicates.

BÉATRIX.

Ce pauvre jeune homme est sans doute bien à plaindre!...

FABRICE.

De quoi te mêles-tu? ne vas-tu pas t'aviser d'être sensible? nous avons bien autre chose à faire... Voyons si tout est en ordre dans cette pièce. (*Une porte qui se trouvait masquée par un tableau s'ouvre tout à coup.*) Eh! mais, qui nous arrive par cette issue secrète qui n'est connue que du prince et de moi?

SCÈNE 2.

Les Précédens; UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *présentant un papier à Fabrice.*

Prenez communication de cet ordre.

FABRICE, *après avoir lu.*

Il suffit; je me retire.

BÉATRIX.

Faut-il que je m'en aille?

FABRICE.

Sans doute.

BÉATRIX.

Ah! ça, et pourquoi? (*Fabrice fait un geste d'impatience.*) Pardon, j'oubliais que je ne dois rien demander. (*Elle sort avec Fabrice.*)

SCÈNE 3.

L'OFFICIER, puis SAINT-ALBAN, *un bandeau sur les yeux.*

L'OFFICIER.

Par ici, chevalier... Vous voilà arrivé à votre destination. (*Il ôte son bandeau.*)

SAINT-ALBAN.

C'est fort heureux !... vous allez peut-être me dire où nous sommes ?

L'OFFICIER.

Il m'est défendu de répondre à aucune de vos questions.

SAINT-ALBAN.

C'est différent... Au revoir, capitaine. (*L'officier sort et referme la porte sur lui.*)

SCÈNE 4.

SAINT-ALBAN, *seul*.

Je ne sais trop que penser de cette aventure... elle commence à prendre une tournure fâcheuse... Me faire enlever de chez moi sans me dire pourquoi !.. je me perds en conjectures ! il est évident que je suis disgracié et que l'on m'a conduit en prison... C'est un de mes ennemis, c'est le grand chambellan qui me procure un logement. (*regardant autour de lui.*) Au surplus, il y a mis des procédés ; tout cela me paraît élégant et commode : c'est sans doute une prison de luxe à l'usage des gens comme il faut... Le moment est bien choisi pour me punir. . . j'allais devenir raisonnable. . . j'allais me marier. . . si c'est comme ça que l'on encourage la sagesse...

RÉCITATIF.

Fermé sous les verroux je ne puis reparaître
Aux yeux de la beauté qui m'attend pour époux.
Que va-t-elle penser ? quel sera son courroux ?
Elle va m'accuser, et m'oublier peut-être,

Mais,

(RONDEAU.)

Espérons toujours (*bis*)Des guerriers, des troubadours,
Aux combats, dans leurs amours,

La devise était, je pense :

Tant qu'il nous reste, une chance,

Espérons toujours. (*bis*.)

Le chevalier, allant chercher la gloire,
Laisait sa femme au fond d'un château fort ;
Mais bien souvent, à ce que dit l'histoire,
L'amour prouva que les absens ont tort. (*bis*.)
Tous ces barons, terreur des infidèles,
Craignaient beaucoup les infidélités,

Et se disaient, en petits comités,
Quand on parlait des vertus de leurs belles :
Espérons , espérons toujours , etc.
Qui dit belle , dit inconstante,
C'est encore l'usage aujourd'hui ;
A mon tour serai-je trahi
Par l'aimable objet qui m'enchanter ?
Non , de ses tendres sentimens
Mon ame doit être assurée ;
J'y puis compter , car ses sermens
Datent d'hier dans la soirée...
Espérons , espérons toujours , etc.

(après avoir écouté un moment.) On vient... c'est sans doute mon geolier... Tant mieux... nous causerons... et je pourrai peut-être apprendre quelque chose.

SCÈNE 5.

SAINT-ALBAN, LE PRINCE.

SAINT-ALBAN.

Que vois-je ! votre altesse en ces lieux ? quoi, mon prince, vous daignez me rendre visite dans ma prison !

LE PRINCE.

Non, monsieur, je m'en garderais bien. Nous n'avons pas l'habitude de visiter les gens en disgrâce ; c'est vous qui êtes venu chez moi.

SAINT-ALBAN.

Il se pourrait ! . je suis dans le palais de votre altesse ? . vous avez donc daigné me pardonner ?

LE PRINCE.

Au contraire : l'arrêt qui vous bannit est signé... je n'ai pas pu faire autrement, tout le monde le voulait ; j'étais seul d'avis contraire : il a fallu céder à la majorité. (avec affection.) Mais mon cher Saint-Alban, comme on a pas fixé le lieu de ton exil, je t'ai donné pour prison mes petits appartemens, et c'est moi qui serai ton geolier.

SAINT-ALBAN.

Ah ! mon prince, que de bonté !

LE PRINCE.

Non ; ne parlons pas du prince, il doit ignorer tout cela... c'est lui qui t'a exilé... heureusement qu'il te reste un ami qui craint peu la colère du Grand-Duc... tu demeureras en ces lieux jusqu'à nouvel ordre ; et quand l'orage sera calmé,

tu paraîtras à la cour. En attendant, c'est moi qui viendrai te voir et te demander à souper... tu ne sais pas? j'ai un secret à t'apprendre.

DUO.

LE PRINCE.

De mes amours tu fus le confident,
Et tu m'as vu courir de belle en belle;
De mes exploits imitateur galant,
Tu sus parfois surpasser ton modèle.

SAINT-ALBAN.

Dans l'art heureux de tromper en aimant,
Oui, j'ai suivi vos traces, non sans peine;
Mauvais sujet, quoique vous imitant,
Entre nous deux la palme est incertaine.

LE PRINCE.

Voltigeant toujours,
J'avais pour devise,
Qu'un feu s'éternise
S'il dure huit jours.

SAINT-ALBAN.

Voltigeant toujours, etc.

LE PRINCE.

Mais tout à coup, oubliant mon système,
Par un regard je me trouve arrêté;
Je suis fixé... C'est une nouveauté,
Je ne me connais plus moi-même.

SAINT-ALBAN.

En vérité ?

LE PRINCE.

En vérité

SAINT-ALBAN.

Eh bien ! mon roman est le même.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Ah c'est charmant !
Tous les deux au même instant
Déserteurs de la folie,
Nous quittons l'étourderie
Pour tomber dans le sentiment.

SAINT-ALBAN.

Ah ! c'est charmant !
Tous les deux au même instant
Déserteurs de la folie,
Nous quittons l'étourderie
Pour tomber dans le sentiment

LE PRINCE.

Allons, mon ami, bonne chance !
Tu m'apprendras le dénouement.

SAINT-ALBAN.

Allons, monseigneur, bonne chance !

LE PRINCE.

Je te promets également
Confidence pour confidence.

Répertoire Dramatique.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
Ah ! vraiment !
Ce sera charmant.

SAINT-ALBAN.
Ah ! vraiment !
Ce sera charmant !

SAINT-ALBAN.

Vous, mon prince, vos amours vont toujours bien !

LE PRINCE.

Ça va donc mal? . . . Ce pauvre Saint-Alban ! Tu serais trahi !

SAINT ALBAN.

Non. . ! mais ce sont les parens qui habitent la province... elle dépend d'un oncle qui est dans la magistrature, d'une tante qui est la pruderie même... J'ai employé les grands. . . les moyens légitimes, j'ai fait ma demande de mariage.

LE PRINCE.

Pas possible ?

SAINT-ALBAN.

Ma parole d'honneur. . . on m'a refusé comme mauvais sujet... et puis parce que je suis le favori de votre altesse.

LE PRINCE.

Cela crie vengeance.

SAINT-ALBAN.

C'est que j'ai déjà fait une chanson charmante qui a couru la province.

LE PRINCE.

Voilà la tante bien punie.

SAINT-ALBAN.

Elle est furieuse... notre mariage est rompu... elle ne s'arrêtera pas là... elle s'est promis de me faire pendre, et elle tiendra parole à la première occasion.

LE PRINCE.

Quel dommage qu'elle ne vienne pas à la cour !

SAINT-ALBAN.

Elle s'en garderait bien, elle n'y a mis les pieds de sa vie.

LE PRINCE.

J'entends, elle est vieille et laide.

SAINT-ALBAN.

Non pas... on assure qu'elle est jeune et jolie ; mais élevée à la campagne par une vieille parente dont elle a adopté les idées surannées ; elle vit dans la retraite, déclamant de con-

fiance contre les plaisirs qu'elle ne connaît guère et la capitale qu'elle ne connaît pas.

SCÈNE 6.

Les Précédens, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur le premier podesta de la ville de Sienne demande à parler à son altesse.

SAINT-ALBAN.

Le baron de Trigoso ?

LE PRINCE.

Oui; depuis hier il est à Florence pour solliciter.

SAINT-ALBAN.

C'est le magistrat dont je vous parlais tout à l'heure.

LE PRINCE, *avec inquiétude.*

Comment ?

SAINT-ALBAN.

Eh ! oui : l'oncle de mademoiselle d'Alberti, une des filles d'honneur de la princesse votre mère.

LE PRINCE, *à part.*

Dieu ! Qu'entends-je ? celle que j'aime ! (*haut, à Saint-Alban.*) Tu ne dois point rester ici, il ne faut pas qu'il te voie.

SAINT-ALBAN, *s'éloignant.*

Non, monseigneur.

LE PRINCE.

Sort, sort bien vite (*Saint-Alban sort; le prince à Fabrice.*) Qu'on introduise le baron. (*seul sur le devant de la scène.*) Conçoit-on une pareille audace de la part de Saint-Alban ?.. S'adresser à une jeune personne qui est la vertu même. . . qui n'a jamais voulu m'accorder un regard !. . . Ces mauvais sujets ne respectent rien.

SCÈNE 7.

LE PRINCE, LE BARON.

LE BARON.

Monseigneur, un devoir impérieux me conduit auprès de votre altesse... le zèle... le dévouement...

LE PRINCE, *l'interrompant.*

Après... après.

LE BARON.

Vous savez peut-être que j'étais lié avec monsieur Saint-Alban?

LE PRINCE, *avec impatience.*

Tant pis pour vous... un audacieux, un ingrat... dont je suis très mécontent. . . vous venez me solliciter en sa faveur ?

LE BARON.

Au contraire.

LE BARON, *changeant de ton.*

Parlez, baron! parlez... je vous écoute.

LE BARON.

Vous l'avez exilé de votre cour, c'est très bien ; mais cela ne suffit pas... à ce que dit ma femme, et je suis tout-à-fait de son avis.

DE PRINCE.

Votre femme le connaît donc ?

LE BARON.

De réputation seulement... et elle est indignée... où croyez-vous qu'il soit maintenant ?

LE PRINCE, *avec intention.*

Mais, je ne vous le dirai pas.

LE BARON.

Hé bien! moi, je vais vous l'apprendre.

LE PRINCE, *à part.*

C'est un peu fort,

LE BARON, *avec mystère.*

Il est dans les environs d'Orbitello, à ce que dit...

LE PRINCE, *avec incrédulité.*

Bah!

LE BARON.

C'est un bruit officiel. L'on ajoute qu'il est allé se mettre à la tête d'un parti de mécontents qui s'est formé sur la frontière.

LE PRINCE.

Je ne le croyais qu'un libertin... Il paraît que c'est un homme dangereux.

LE BARON.

Très dangereux... et qui ne doute de rien. Imaginez-vous qu'il avait osé me demander la main de ma nièce, à moi! ma femme s'est prononcée, et j'ai décidé qu'il ne l'aurait pas.

LE PRINCE.

Vous avez raison... vous agirez en sujet fidèle... un révolté! un homme qui a des intelligences avec mes ennemis! D'ailleurs un mauvais sujet... les mœurs avant tout. Il est capable d'entraîner votre nièce dans de fausses démarches... de la compromettre.

FABRICE, *bas à l'oreille du prince.*

Monseigneur, une jolie personne. . . mademoiselle d'Alberti.

LE PRINCE, *à part, avec une joie très marquée.*

Mademoiselle d'Alberti! (*haut.*) Pardon, magistrat, des affaires importantes me réclament.

LE BARON.

Un seul mot... J'ai réuni un certain nombre de plaintes contre M. de Saint-Alban ; il y a là de quoi commencer son procès j'ai fait un appel aux maris offensés ou qui croient l'être... et (*tirant de sa poche une énorme liasse de papiers.*) voici un premier résultat.

LE PRINCE.

C'est bien... laissez cela sur mon bureau. Nous en reparlerons une autrefois.

LE BARON.

Mais, monseigneur...

LE PRINCE.

Allez m'attendre dans la salle du conseil.

LE BARON.

Vous le voulez? je me retire.

LE PRINCE.

C'est fort heureux... Ce cher baron ne sait jamais s'en aller à propos... voilà la première fois qu'il montre autant d'intelligence.

SCÈNE 8.

LE PRINCE, MADEMOISELLE D'ALBERTI.

LE PRINCE, *allant au-devant d'elle.*

Quelle faveur! quel bonheur inespéré! mademoiselle d'Alberti venir en ces lieux!

Mlle D'ALBERTI.

Ah! monseigneur!... je croyais trouver avec vous la princesse votre mère... je suis toute tremblante.

LE PRINCE.

Rassurez-vous... quel motif vous amène?

Mlle. D'ALBERTI.

Vous m'avez toujours dit : demandez-moi quelque chose ,
je serai trop heureux de vous l'accorder... Je viens aujourd'hui
mettre vos promesses à l'épreuve.

LE PRINCE.

Tout ce que vous voudrez je l'accorde d'avance.

Mlle. D'ALBERTI, *à part.*

Il est sauvé! (*haut.*) Eh bien! on dit que monsieur de
Saint-Alban est banni... je viens demander sa grace.

LE PRINCE.

Qu'entends-je? accorder la grace à un pareil homme, qu'à
chaque instant tout rend plus coupable à mes yeux! je sais
ce qui vous engage à parler en sa faveur : il vous aime? il
est mon rival...

Mlle. D'ALBERTI.

O ciel! il est perdu!

LE PRINCE.

Je devine facilement le motif secret de votre démarche,
c'est parce que vous l'aimez.

Mlle. D'ALBERTI.

Au contraire, monseigneur, c'est parce que je ne l'aime
plus. Je lui avais promis de l'épouser, il est vrai; et quoique
mon oncle et ma tante, de qui je dépends, s'opposassent
à ce mariage, j'étais résolue à lui conserver ma foi; mais
peu à peu ses étourderies, son inconstance m'ont inspiré
des craintes pour l'avenir, et hier j'avais formé le projet de
rompre avec lui.

LE PRINCE.

C'est très bien !... excellente idée! Qui vous a empêché
de l'exécuter?

Mlle. D'ALBERTI.

Sa disgrâce que j'ai apprise hier.

ROMANCE.

Je ne l'aime plus maintenant,
Mais je ne veux pas qu'il soupçonne
Que je m'éloigne au même instant
Où la fortune l'abandonne.
Le sort, pour lui si rigoureux,
M'impose une chaîne nouvelle,
Et tant qu'il sera malheureux,
Moi je lui resterai fidèle.

J'attendrai qu'il rentre en faveur,
Pour rompre avec lui, je vous jure.

Vous pouvez fixer, monseigneur,
L'époque de notre rupture.
Près de son prince, dans ces lieux,
Que votre bonté le rappelle...
Mais tant qu'il sera malheureux,
Moi je lui resterai fidèle.

LE PRINCE.

Ah! cruelle que vous êtes! c'est une ruse que vous employez pour me tromper!

Mlle. D'ALBERTI.

Vous refusez?... je vois alors que vous voulez prolonger notre bonne intelligence.

LE PRINCE.

Non; dussiez-vous me trahir, je veux me défaire de mon rival; je veux le perdre à jamais!... Il ne sera point exilé... il conservera ses places.

Mlle. D'ALBERTI.

J'entends, monseigneur.

LE PRINCE.

A votre tour maintenant de tenir votre promesse, et j'en demande un gage.

Mlle. D'ALBERTI.

J'ai promis d'être mal avec lui, mais non pas...

LE PRINCE.

C'est de la mauvaise foi, et je ne crois plus à la parole des femmes si vous ne consentez à embellir ce soir une petite réunion sans conséquence, une collation que je donne à plusieurs dames de la cour.

Mlle. D'ALBERTI.

Comment, monseigneur?..

LE PRINCE.

Vous choisirez vos convives... Vous n'avez rien à m'objec-
ter... c'est convenu... je vous attends ce soir.

SCÈNE 9.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE.

FABRICE, *au prince.*

Madame la baronne de Trigoso.

Mlle. D'ALBERTI.

Dieu! ma tante!... si elle me rencontrait ici!

LE PRINCE.

Voire tante est donc arrivée de sa province!

Mlle. D'ALBERTI.

Oui ; elle a aussi quelque chose à solliciter de votre altesse.

LE PRINCE, *à part.*

Allons, toute la famille s'en mêle.

Mlle. D'ALBERTI.

Je ne veux pas qu'elle me voie ; je m'en vais par là.

LE PRINCE.

Non ; c'est l'entrée de la salle du conseil.

Mlle. D'ALBERTI.

Par ici ?

LE PRINCE, *la retenant.*

Non. (*à part.*) C'est de ce côté qu'est Saint-Alban. (*haut.*) Je ne vois que l'escalier dérobé. (*montrant de la main la porte qui y conduit.*) Fabrice, indique à mademoiselle... moi, je me rends au conseil... Quant à la baronne... (*à part.*) J'avais bien besoin de la visite de cette prude. (*haut, à Fabrice.*) Dis-lui de m'attendre ici... elle court grand risque d'attendre une ou deux heures. (*Il sort.*)

FABRICE.

Je m'en vais lui traduire ça en langage de cour. (*à la baronne qui entre.*) Madame, le prince vous prie de l'attendre ; il sera tout au plus cinq minutes.

SCÈNE 10.

LA BARONNE.

Quelle démarche ! et combien elle coûte à mes principes ! Quitter tout à coup la retraite que j'habite ; venir pour la première fois dans la capitale m'exposer à tous les regards ! moi qui n'ai jamais voulu être présentée à la cour ; j'ai même eu pour cela vingt fois des querelles avec mon mari... ça, c'est la moindre des choses... je suis résignée à tout plutôt que de souffrir cet odieux mariage... pour l'empêcher, j'aurai, s'il le faut, recours à l'intrigue... mais la résolution est grave... Que ne va-t-on pas dire !... quelles interprétations malignes !... moi qui n'épargne personne, je ne dois pas compter sur l'indulgence.. il me semble que je les entends déjà.

Air:

- « Comment, dira-t-on, c'est elle
- « Qui vient se montrer à la cour ?
- « Vous vous trompez, fausse nouvelle !

• Sa vertu craint trop ce séjour.
• Cependant la chose est réelle,
• Vous pouvez y compter, d'honneur. »
Propageant bientôt la nouvelle
Chacun redit d'un ton railleur :
• C'est elle ! c'est elle !
• Mais que vient-elle faire ?
• Plus tard je le saurai,
• C'est encore un mystère ;
• Pourtant je vous dirai :
• Son goût pour la retraite
• Commence à se passer :
• D'être toujours seulette
• On peut bien se lasser.
• La campagne paisible
• Offre beaucoup d'appas ;
• Mais pour un cœur sensible
• Cela ne suffit pas. »
A tout cela je dois m'attendre ;
Mais bravant les discours des sots ,
Je sais fort bien comment m'y prendre
Pour punir tous ces vains propos.
En dépit d'un maintien sévère :
Tâcher de réussir, de plaire,
Et d'éclipser mainte beauté,
Puis me venger de leur colère
Aux dépens de leur vanité,
Voilà, voilà ce qu'il faut faire,
Et mon projet est arrêté

Je m'en vais avoir une audience du prince... il faut en profiter pour obtenir... ô Ciel ! on vient !.. c'est lui sans doute.
(Elle se redresse et cherche à arranger les plis de ses vêtements.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN, à part.

J'ai entendu la voix d'une femme... je suis curieux de savoir qui ce peut être *(regardant la baronne.)* c'est singulier, ses traits me sont tout-à-fait inconnus... il faut que ce soit une beauté de province.

LA BARONNE, à part.

Comme il me regarde ! je ne puis me défendre d'un trouble. *(haut.)* Mon prince...

SAINT-ALBAN, à part.

Ah ! mon Dieu ! elle me prend pour le Grand-Duc ! et moi qui suis obligé de garder l'incognito.

Répertoire Dramatique.

LA BARONNE.

Votre altesse doit être informée du sujet qui m'amène.

SAINT-ALBAN, *avec un peu d'embarras.*

Sans doute ; mais je serais charmé de l'apprendre de votre bouche.

LA BARONNE.

Je croyais que mon mari, le baron de Trigoso..

SAINT-ALBAN.

Qu'entends-je?... Vous êtes la femme du baron?... Ah! si vous saviez combien je désirais vous voir! quelle joie, quel plaisir j'éprouve en ce moment!... Vous ne pouvez vous figurer tout mon bonheur!

LA BARONNE, *à part.*

Il m'embarrasse! je ne m'attendais pas à produire une si vive impression.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Si je profitais de la méprise pour la forcer de consentir à mon mariage?... Oh! non, mauvais moyen : lorsque je serais reconnu on ne tiendrait plus compte de mes ordres.

LA BARONNE, *à part.*

Quels sont donc ses projets?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Elle est prude ; essayons de la compromettre... c'est plus sûr.

LA BARONNE.

Je viens réclamer la protection de votre altesse.

SAINT-ALBAN.

Ma protection?... et contre qui?

LA BARONNE.

Contre monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser.]

LA BARONNE.

Votre altesse sait qu'il voulait entrer dans ma famille ; j'ai dû m'y opposer... un homme sans principes ; qui se fait gloire du scandale ; qui a toujours en même temps cinq ou six intrigues secrètes... personne ne l'ignore...

Les petits appartemens.

3.

SAINT-ALBAN.

Cinq ou six?... il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit.

LA BARONNE.

Ce qu'il y a de pis, c'est que ma nièce en est folle... elle à la tête perdue... elle prétend qu'elle l'épousera malgré nous.

SAINT-ALBAN, *avec joie.*

En vérité ? (*à part.*) Si elle savait le plaisir qu'elle me fait!

LA BARONNE.

Mais certainement je ne céderai point; après la conduite de monsieur Saint-Alban, et la chanson qu'il a faite...

SAINT-ALBAN.

Ah! il fait des chansons ?

LA BARONNE.

Des couplets affreux... où votre altesse elle-même n'est point épargnée. Monsieur de Saint-Alban prétend que ma réserve est affectée, et qu'en dépit de mes scrupules, il lui suffirait d'un quart d'heure d'entretien pour faire ma conquête.

SAINT-ALBAN.

Voilà de l'exagération.

LA BARONNE.

C'est de la calomnie !... Si jamais il obtient de moi le moindre signe de bienveillance, je consens volontiers à son union avec ma nièce.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Oui?... Eh! bien, nous allons voir.

LA BARONNE.

Votre altesse ne saurait nous laisser en butte aux poursuites de cet extravagant... Si les tribunaux sont impuissans pour réprimer de tels écarts, il appartient à votre autorité d'y mettre un terme... et il me semble qu'un ordre de votre main...

SAINT-ALBAN.

Ah! c'est là ce que vous demandez ?

LA BARONNE.

Oui, monseigneur.

SAINT-ALBAN, *s'approchant de la baronne.*

Il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire. (*la baronne*

fait un signe qui marque la joie.) Mais quel sera le prix de ce service ?

LA BARONNE.

Ne devez-vous pas rendre la justice pour rien ?

SAINT-ALBAN.

Sans doute; mais ce que vous demandez est peut-être une injustice, cela se paye plus cher.

LA BARONNE.

Ne vous suffit-il pas de ma reconnaissance ?

SAINT-ALBAN.

C'est un sentiment fort respectable, mais ne puis-je aspirer à une plus douce récompense ?

DUO.

LA BARONNE.

Un tel discours, que j'ai peine à comprendre,
De votre altesse a droit de m'étonner.
De mon respect quel prix peut-elle attendre ?
J'ai beau chercher, je ne puis deviner.

SAINT-ALBAN.

Ah! vous voulez en vain vous en défendre,
Il est un prix que vous pouvez donner;
Mon espérance est facile à comprendre;
Sans que je parle, on peut la deviner.

LA BARONNE.

Je vous assure que j'ignore...

SAINT-ALBAN.

C'est difficile à concevoir.
Pouvez-vous ignorer encore
De vos yeux quel est le pouvoir ?

SAINT-ALBAN *à part.* LA BARONNE *à part. avec pruderie...*

Je crois qu'il n'est pas temps encore Il va déclarer qu'il m'adore
De me jeter à ses genoux. Et se jeter à mes genoux.

SAINT-ALBAN.

Que cet instant me paraît doux !
C'est un des plus beaux de ma vie.

LA BARONNE.

Je sais que la galanterie
Autorise un tel compliment

SAINT-ALBAN.

Non, c'est un profond sentiment...

LA BARONNE.

Prince !.. qu'osez-vous dire ;
Vous plaisantez assurément...

LE PRINCE.

Ah! madame... (*à part.*) J'ai peine à m'empêcher de rire.

(*Haut.*)

Quand mon amour tient du délire,

Dans vos regards laissez-moi lire
Le pardon d'un amour malheureux.

LA BARONNE.

Voire, votre altesse veut donc que je quitte ces lieux ?..

LE PRINCE, *la retenant.*

Non, demeurez, madame, pardonnez mes vœux ;
La faute en est à vos beaux yeux
Qui me rendirent si coupable.

LA BARONNE *laisse tomber un regard tendre, et reprend à part.*

Il est vraiment aimable :

Ah ! défendons-nous mieux !

LA BARONNE.

Quel trouble nouveau m'agite !

Défendons bien notre cœur ;

En secret comme il palpite

Et de crainte et de bonheur !

SAINT-ALBAN.

Ah ! comme mon cœur palpite

D'espérance et de frayeur !

Prononcez, prononcez vite !

Sur mon sort, sur mon bonheur.

SAINT-ALBAN, *haut.*

De vos bontés j'attends un gage.

LA BARONNE, *avec pruderie.*

Dois-je écouter un tel langage ?

SAINT-ALBAN.

Je ne demande qu'un baiser.

LA BARONNE, *avec pruderie.*

Ah ! qu'osez-vous me proposer !

SAINT-ALBAN.

Allons, soyez moins inhumaine,

Et Saint-Alban sera banni.

LA BARONNE.

Mais vous abusez de la haine

Que je puis avoir contre lui.

SAINT-ALBAN, *lui prenant la main.*

A mes desirs daignez vous rendre.

LA BARONNE.

Non, ce baiser,

Je dois le refuser,

SAINT-ALBAN.

Mais vous pouvez le laisser prendre. *(il l'embrasse.)*

LA BARONNE, *regardant de tous côtés.*

Oh !... ciel !... si l'on nous voyait..

SAINT-ALBAN.

Ne craignez rien, je suis discret,

Je sais garder un secret.

LA BARONNE, *à part.*

Maintenant j'en ai l'assurance,

Je puis au gré de mon désir

De Saint-Alban tirer vengeance.

Dieu ! quel plaisir !

SAINT-ALBAN, *à part.*

Maintenant j'en ai l'assurance,

A mon gré tout va réussir.

Je suis certain de ma vengeance.

Dieu ! quel plaisir !

SCÈNE 12.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX, *un billet à la main.*

SAINT-ALBAN, *à la baronne.*

Vous n'avez plus qu'à me laisser votre plainte par écrit ;
l'usage le veut ainsi.

LA BARONNE.

Il suffit, mon prince (*Elle s'assoit à une table et écrit*)

BÉATRIX, *à part.*

Ah! c'est là le prince! justement, moi qui le cherche partout. (*s'approchant et à demi-voix.*) Monseigneur, v'la un papier qu'on m'a donné pour vous.

SAINT-ALBAN.

Pour moi?

BÉATRIX.

Oui... vous savez bien .. c'est c'te belle demoiselle...

SAINT-ALBAN.

Qui donc?.. (*prenant le papier.*) c'est l'écriture de mademoiselle d'Alberti!

BÉATRIX.

Elle n'a eu que le temps de tracer quelques mots au crayon... elle m'a bien recommandé de ne les remettre qu'à vous.

SAINT-ALBAN, *avec émotion.*

Elle aura su que j'étais ici... et sa tendre inquiétude... Voyons. (*il se met à lire.*) « Je vous remercie de vos soins » maintenant je suis en sûreté. » Ah! mon Dieu! aurait-elle couru quelque danger?

BÉATRIX.

Du tout; mais lorsque ce matin elle a quitté ce petit escalier dérobé...

SAINT-ALBAN, *étonné.*

Le petit escalier dérobé?...

BÉATRIX.

Oui... sous la conduite de mon oncle le valet de chambre pour vous servir, elle était si émue qu'elle pouvait à peine se soutenir.

SAINT-ALBAN, *stupéfait.*

Comment?

BÉATRIX.

Aussi j'ai voulu la ramener jusque chez elle: à présent elle est mieux... et c'est pour rassurer monseigneur qu'elle a voulu lui écrire.

SAINT-ALBAN; *se parlant à lui même.*

Quel motif a pu l'attirer en ces lieux?

BÉATRIX.

Son altesse doit le savoir mieux que moi.

SAINT-ALBAN.

En effet, j'ai bien peur de deviner... j'éprouve une émo-

tion... j'ose à peine continuer la lecture de ce billet... je crains maintenant d'en trop apprendre... Allons, du courage! (*lisant.*) « Votre altesse peut compter sur mes promesses comme je compte sur les siennes : vous n'ignorez pas tout le prix que j'y attache. A ce soir. » — Voilà qui est clair... c'est un rendez-vous. (*à Béatrix.*) Mon enfant, ne vous éloignez pas, je vais vous remettre la réponse. (*Béatrix se retire dans une pièce voisine.*) Allons, le grand-duc n'a pas perdu de temps... Si j'avais pu prévoir... le moyen de l'emporter sur lui! Il est toujours sûr d'écartier ses rivaux... Je suis furieux!... non pas contre le prince... mais contre la perfide... moi qui l'aimais de confiance... Croyez donc encore aux grandes vertus!... je n'y croyais guère, je n'y crois plus. Il faut que je me venge de la nièce, de l'oncle, de la tante, de toute la famille!

LA BARONNE, *se levant.*

Monseigneur, je ne sais comment rédiger cette plainte... voilà vingt fois que je la recommence.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ah! quelle idée! (*haut.*) Si vous le désirez, je suis prêt à vous servir de secrétaire.

LA BARONNE.

Mon prince, ce serait abuser...

SAINT-ALBAN.

Au contraire, (*avec intention.*) Je serai charmé de vous rendre ce service. (*continuant d'écrire.*) Il s'agit d'une grave requête : je conçois que cela vous embarrasse... mais pour moi ce n'est qu'un jeu... la grande habitude!

LA BARONNE.

Comment reconnaître?...

SAINT-ALBAN, *continuant d'écrire.*

Ne m'avez-vous pas pavé d'avance?.. Voilà qui est terminé... vous n'avez plus qu'à mettre votre nom.

LA BARONNE.

Où faut-il que je signe?

SAINT-ALBAN.

Là. (*Il lui montre de la main la place où elle doit signer, et à la faveur de ce mouvement cache ce qu'il vient d'écrire.*) Maintenant je m'en charge...

LA BARONNE

Que comptez-vous faire de ma demande?

SAINT-ALBAN, *se dirigeant vers la table où le baron de Trigoso a déposé des papiers et les prenant à la main.*

La joindre aux autres pièces du procès contre Saint-Al-

ban... (*Il la place dans le dossier.*) L'affaire est en bonnes mains, et pour la terminer, venez souper ici ce soir.

LA BARONNE, *avec prudence.*

Comment! seule?

SAINT-ALBAN.

Non, avec votre époux, c'est tout juste. (*à part.*) il faut bien que le mari soit là pour représenter la morale. (*La baronne sort et Saint-Alban la reconduit jusqu'à la porte du fond.*)

SCÈNE 13.

SAINT-ALBAN.

Au moins j'aurai troublé le rendez-vous... dérangé le tête-à-tête... L'oncle et la tante seront là... ça va devenir un souper de famille au lieu d'une partie de plaisir... c'est tout différent. Il ne me reste plus qu'à écrire la lettre d'adieu. . . (*il se met à la table et écrit.*) une lettre foudroyante. . . je n'ai plus rien à ménager... me voilà transformant le cabinet de son altesse en bureau de correspondance. C'est la faute du prince, c'est lui qui me donne de l'occupation.

SCÈNE 14.

SAINT-ALBAN, BÉATRIX, *rentrant.*

BÉATRIX.

Monseigneur, j'attends toujours la réponse.

SAINT-ALBAN.

La voilà : il faut la porter sur-le champ.

BÉATRIX.

Avant cinq minutes je serai de retour... c'est tout près d'ici. (*à part, en s'en allant.*) Me voilà chargée des dépêches secrètes... mon oncle dit que c'est le chemin des honneurs, ne perdons pas de temps en route.

SAINT-ALBAN, *avec beaucoup d'émotion.*

A présent, je suis tranquille... mon cœur est soulagé... je ne veux plus penser à elle... non, j'y suis résolu... et pourtant je le sens, je la regrette... son inconstance même semble lui prêter de nouveaux charmes... et m'avoir donné un rival que je suis forcé de respecter, de chérir... c'est le trait le plus affreux! c'est le comble de la perfidie!.. J'entends le prince, ah! fuyons, fuyons sa présence.

SCÈNE 15.

LE PRINCE, FABRICE.

LE PRINCE, *bas à Fabrice.*

Tu as eu raison de me rappeler que labaronne m'attendait je n'y pensais plus... j'ai une facilité pour oublier les visites qui m'ennuient... (*haut.*) Eh bien ! où est-elle donc ?

FABRICE.

Lassée d'attendre, elle sera partie.

LE PRINCE.

C'est une attention dont je lui sais gré... car je n'étais pas du tout disposé à une conversation grave. (*gaiement.*) Les ordres sont donnés pour le souper ?

FABRICE.

Oui, mon prince.

LE PRINCE.

Mademoiselle d'Alberti sera des nôtres... et Saint-Alban qui ne se doute de rien !... C'est charmant de lui jouer un tour comme ça, à lui qui a si souvent trompé les autres... il faut que justice se fasse... à la longue... et en conscience il y a assez long-temps que Saint-Alban attend son tour.

SCÈNE 16.

Les Précédens, BÉATRIX.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que tu tiens là ?

BÉATRIX, *à demi-voix.*

Une lettre de mademoiselle d'Alberti.

FABRICE.

Donne donc. (*haut et d'un air capable.*) Monseigneur, c'est une lettre de mademoiselle d'Alberti. (*Il l'a donnée au prince.*)

BÉATRIX, *à Fabrice.*

Si vous saviez comme elle était désolée... le billet de son attesse l'a fait pleurer à chaudes larmes.

FABRICE, *sur le même ton.*

Le billet de votre attesse l'a fait pleurer à chaudes larmes.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que tu me contes là ?

BÉATRIX, *à Fabrice.*

Mais, mon oncle, vous faites une bêtise. Cette lettre est pour le prince.

Répertoire Dramatique.

LE PRINCE, *l'ouvrant.*

Justement, c'est pour moi.

BÉATRIX.

Mais ce n'est pas vous qui...

FABRICE, *l'interrompant avec impatience.*

Si fait.

BÉATRIX.

Pourtant, mon oncle....

FABRICE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence!

BÉATRIX *à part.*

Si j'y comprends quelque chose...

FABRICE.

Je t'ai déjà dit que cela n'était pas nécessaire.

LE PRINCE, *à part.*

O ciel! que viens-je de lire! (*haut à Fabrice et à Béatrix.*)
Laissez-moi.

FABRICE, *à Béatrix.*

Sortons, puisque son altesse l'ordonne,

BÉATRIX, *à Fabrice en s'en allant.*

Vous avez beau dire que c'est le prince, moi je parierais qu'il y en a un autre. (*Fabrice et Béatrix sortent.*)

SCÈNE 17.

LE PRINCE, *seul, montrant la lettre qu'il tient à la main.*

Voilà qui me confond, comment diable Saint-Alban a-t-il pu faire? je l'emprisonne en quelque sorte dans mes appartemens, je l'isole de tout le monde... Eh bien! il pénètre mes projets... il les déjoue, il correspond avec celle qu'il aime... obtient une réponse des plus tendres, où l'on se justifie et où l'on me sacrifie sans pitié... le tour serait plaisant s'il ne me touchait pas... quel parti prendre? me fâcher? non... on court risque d'être ridicule; l'exiler réellement? mauvais moyen pour me faire aimer... Mademoiselle d'Alberti ne me le pardonnerait jamais... il est clair que pour le moment elle chérit Saint-Alban... quelle en est folle... provisoirement... c'est un mal sans remède... à moins qu'elle ne l'épouse. Au fait, je n'y avais pas pensé d'abord... si je favorisais leur mariage?... c'est ça... cachons notre dépit... sauvons les apparences... il est toujours beau d'être généreux... même quand on

Les petits Appartemens.

1.

ne peut pas faire autrement. je connais Saint-Alban... c'est un mauvais sujet, il rendra sa femme malheureuse... pauvre petite femme !.., J'en suis fâché... mais elle me regrettera... c'est toujours une consolation.

Air :

Ah ! loin de nous toute plainte indiscrete ,
Renfermons mon courroux , mon dépit dans mon cœur :
Je suis vaincu , joué par la coquette :
Mais en ce jour sachons avec honneur
Supporter ma défaite.
Mais quel soin m'inquiète ,
S'il devient son époux : pour punir la coquette
Sur d'Alban je peux compter :
Qu'ai-je de mieux à souhaiter ?
Sur lui je peux compter.
D'humeur vive . inconstante ,
Il ne peut , en honneur ,
D'une femme charmante
Assurer le bonheur :
Celle qui me rejette
L'aura bientôt jugé.
Ah ! qu'elle me regrette ,
Je me croirai vengé ;
C'est le sort ordinaire.
Le mari préféré ,
Ne cherchant plus à plaire ,
Cesse d'être adoré.
La constance , on le sait , est un vieux préjugé :
L'épouse se console ,
L'illusion s'envole ,
Et l'amour tôt ou tard par l'hymen est vengé.

SCÈNE 18.

LE PRINCE, FABRICE.

FABRICE.

Monseigneur , mademoiselle d'Alberti vient d'arriver.

LE PRINCE.

Vivat !.. Au moins je vais avoir avec elle un dernier entretien. Saint-Alban ne pourra pas l'empêcher.

FABRICE.

Elle est accompagnée de son oncle et de sa tante.

LE PRINCE.

Comment ? qu'est-ce qu'ils me veulent ?

FABRICE.

Avoir l'honneur de souper avec votre altesse. Ils disent que vous les avez invités.

LE PRINCE.

Moi ?... Il y a encore du Saint-Alban dans tout cela... avec ce diable d'homme rien ne peut me réussir... allons, qu'on les fasse entrer... il le faut bien.

SCÈNE 19.

LE PRINCE, MADEMOISELLE D'ALBERTI, LE BARON,
LA BARONNE.

LE BARON.

Nous nous empressons de nous rendre à votre invitation ; on avait oublié de me la transmettre, et c'est ma femme...

LE PRINCE.

Oui... je ne sais pas trop moi-même comment cela s'est fait.

LA BARONNE.

Monseigneur... (*levant les yeux sur le prince.*) Ciel ! comment c'est le prince !

LE BARON.

Oui. Pourquoi cet étonnement ?

LA BARONNE.

Je ne sais... mais il me semble que ce n'est pas lui que j'ai vu.

LE BARON, *souriant avec incrédulité.*

Par exemple ! et qui donc auriez-vous vu ?

Mlle D'ALBERTI, *à part.*

Je m'en doute.

LA BARONNE, *après avoir de nouveau regardé le prince.*

Non, j'en suis sûre à présent, c'était un autre. Le trait est piquant.

LE PRINCE, *s'approchant de la baronne.*

Qu'avez-vous donc, madame, vous semblez inquiète, embarrassée ?

LE BARON.

Du tout mon prince.

LE PRINCE.

Mais, vous-même, je vous trouve l'air préoccupé...

LE BARON.

Comme à l'ordinaire... j'ai l'air pensif, mais je ne pense à rien.

LE PRINCE.

C'est autre au're chose.

LE BARON.

Puisqu'il nous reste un moment, plairait-il à votre altesse de nous occuper du procès de M. Saint-Alban?

LE PRINCE.

Eh quoi! devant ces dames?... cela pourrait les ennuyer.

LE BARON.

Non, monseigneur : ma femme sera enchantée... elle partage toute mon indignation... ou plutôt je partage la sienne..

Mlle D'ALBERTI.

Je n'ai qu'un désir, c'est que l'on hâte cette affaire, afin de rendre plus prompte la justification de l'accusé.

LA BARONNE.

En vérité, vous ne doutez de rien.

Mlle D'ALBERTI.

C'est que je connais la justice de son altesse (à voix basse, se retournant du côté du prince.) et l'engagement qu'elle a pris.

LE PRINCE, également à voix basse.

Je ne l'ai point oublié, mademoiselle.

LE BARON, à Mlle D'Alberti.

Mais vous ignorez la conduite coupable de cet étranger?

LE PRINCE.

Vous lui en voulez beaucoup?

LE BARON.

C'est mon devoir... premier magistrat d'une grande ville, j'ai entre les mains le dépôt des mœurs, je suis chargé d'entretenir l'union dans les familles et la paix entre les époux.

LE PRINCE.

Vous devez avoir de l'occupation.

LE BARON.

Plus que vous ne pensez... surtout depuis quelque temps, grace à M. Saint-Alban qui porte le trouble dans tous les ménages... qui ne respecte pas les maris les plus respectables. C'est au point que si madame (montrant la baronne.) était restée seulement cinq minutes avec lui, je ne serais pas tranquille, et cependant j'ai dans ma femme la plus entière confiance.

LE PRINCE.

En effet, je m'en aperçois.

LE BARON.

Heureusement tout va rentrer dans l'ordre, grâce à la promesse que vous avez faite...

LE PRINCE, *étonné.*

La promesse que j'ai faite...

LA BARONNE, *avec empressement.*

Où, monseigneur... j'ai parlé... ce matin... ici... à... votre secrétaire.

LE PRINCE, *à part.*

Je devine : c'était Saint-Alban. (*haut.*) Eh bien, mon secrétaire, que lui avez-vous demandé ?

LA BARONNE, *avec embarras et à demi-voix.*

Ce que votre altesse peut facilement m'accorder : un ordre qui l'éloigne à jamais.

LE PRINCE.

Madame, cela est impossible.

LA BARONNE.

Cependant votre secrétaire n'y voyait point d'obstacle.

LE PRINCE.

Si cela lui convient, c'est différent.

LA BARONNE, *à part.*

Il paraît que le secrétaire a du crédit, cela me console.

LE PRINCE, *au baron qui tire de ses poches une grande quantité de papiers et les dépose sur le bureau.*

Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce que c'est que tout cela.

LE BARON.

Ce sont encore les pièces du procès. J'ai fait un nouvel appel aux maris offensés, et voici un second résultat.

Mlle. D'ALBERTI, *gaiement.*

Mais c'est un volume tout entier.

LE PRINCE.

Il faudrait au moins quinze jours pour lire ces pièces.

LE BARON.

Je les aurai examinées à fond en cinq minutes.

LE PRINCE, *promenant ses regards sur les papiers.*

Cela me paraît difficile, à moins que vous n'ayez un procédé particulier... Eh ! mais, qu'est-ce que j'aperçois?... voici une déposition en sa faveur, une pièce justificative.

LE BARON.

Dans quel genre ?

LE PRINCE

Dans le genre moral... écoutez : « J'atteste que M. Saint-Alban est fort aimable ; que je suis restée avec lui un quart-d'heure ; que pendant ce temps il ne m'a pris qu'un baiser, et qu'il aurait fort bien pu m'en prendre deux » Qu'en pensez-vous, magistrat ?

LE BARON.

C'est une pièce fausse.

LE PRINCE.

Pendant c'est une dame digne de foi, une signature que je ne peux pas vous montrer, mais je veux que madame en soit juge. (*Il s'approche de la baronne et lui montre le papier.*)

LA BARONNE, à part

Que vois-je ! quelle trahison !... c'était Saint-Alban !

Mlle d'ALBERTI, s'approchant.

Ne pourrai-je aussi connaître ?

LA BARONNE, la retenant.

Non, mademoiselle, votre curiosité est déplacée.

LE BARON.

Cette attestation n'est pas croyable ; et s'il est vrai qu'il ait eu avec cette dame un quart-d'heure de tête-à-tête, il ne s'est pas contenté..

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous dites là, monsieur ?

LE BARON.

Il est capable de tout.

LA BARONNE.

C'est aussi pousser trop loin les préventions. Moi, je soutiens...

LE BARON.

N'allez-vous pas prendre sa défense ?

LA BARONNE.

Non, sans doute, je le déteste, et mes sentimens pour lui n'ont jamais changé ; mais faut-il pour cela le calomnier, le supposer tout-à-fait étranger à la délicatesse et à l'honneur, capable d'oublier ce qu'il doit à une femme d'un certain rang, de mœurs irréprochables ? (*s'adressant au prince.*) Mais, Monseigneur, il a été votre ami, parlez donc pour lui, je vous en prie.

LE PRINCE.

Vous vous en acquittez trop bien.

LA BARONNE, à mademoiselle d'Alberti.

Et vous, ma nièce vous gardez le silence? ce serait pourtant à vous...

Mlle. D'ALBERTI.

On connaît l'affection que je porte à M. de Saint-Alban ; sa justification a bien plus de prix dans votre bouche.

LE BARON.

C'est un homme qu'il est impossible d'absoudre, d'abord sous le rapport moral ; nous avons ensuite le côté politique...

LE PRINCE.

A propos, est-il toujours du côté d'Orbitello?

LE BARON.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Et l'insurrection dont vous m'aviez parlé?

LE BARON.

La nouvelle est positive.

LE PRINCE.

On a reçu un courrier?..

LE BARON.

Non ; mais une lettre particulière qui donne des détails.

LE PRINCE.

Il n'y a plus à balancer.. il faut s'assurer de la personne de Saint-Alban ; mais vous me dites qu'il n'est plus à Florence ; où le trouver?

LE BARON.

Je m'en charge.

LE PRINCE.

Moi-même je pourrai peut-être fournir quelques renseignements sur l'endroit où il est caché.

LE BARON.

Je n'en ai pas besoin : pourvu que je sois muni d'un ordre...

LE PRINCE.

Mon secrétaire va vous l'expédier. (désignant l'endroit où Saint-Alban s'est retité.) Vous le trouverez dans cette pièce... ah ! remettez-lui ce papier... il est important qu'il en prenne connaissance. (à part.) C'est la lettre de mademoiselle d'Alberti.

LE BARON *s'inclinant.*

Il suffit, monseigneur. (*Il sort.*)

LE PRINCE, *à part, le suivant des yeux, tandis que mademoiselle d'Alberti remonte le théâtre pour observer de quel côté le baron se dirige.*

Délicieux ! voilà le baron transformé en messager d'amour ! il ne se doute pas de la mission qu'il va remplir. (*à la baronne, à voix basse.*) J'espère, madame, que vous me saurez gré de ma discrétion : mais une autre fois, je vous conseille de ne pas délivrer de certificats semblables. On ne sait pas dans quelles mains ça peut tomber.

SCÈNE 20.

Les Précédens, FABRICE, BÉATRIX, puis SAINT - ALBAN et LE BARON.

FABRICE.

Son attesse est servie.

SEXTUOR

LE BARON.

Ciel ! qu'ai-je vu ? surprise extrême !
C'est Saint-Alban, oui ; c'est lui-même.

LA BARONNE, FABRICE, BÉATRIX.

Ciel ! qu'ai-je vu ? surprise extrême !
Oui, c'est bien lui ! c'est lui-même !

SAINT-ALBAN, Mlle D'ALBERTI.

O bonheur, bonheur suprême !
Je revois tout ce que j'aime.

LE PRINCE.

Je conçois leur surprise extrême !
C'est Saint-Alban ! oui, c'est lui-même,

LE BARON.

Si je l'avais su plutôt,
J'aurais moins parlé tantôt.

FABRICE, *à Béatrix.*

Du silence ! ne dis mot !
Ta prudence est en défaut.

BÉATRIX.

Rien n'égale ma surprise ;
C'est pas l'vrai prince que
J'ai vu ;

Mais je n'frai plus de méprise
Maintenant qu'il m'est connu.

SANT-ALBAN.

Rien n'égale leur surprise ;
Ah ! je l'avais bien prévu.
La baronne est indécise,
Et le baron confondu.

LE BARON.

Rien n'égale ma surprise
O ciel ! qui l'aurait prévu !

Oui, j'ai fait une sottise,
J'en reste tout confondu.

LE PRINCE.

Rien n'égale leur surprise ;
Comme ils ont l'air ému :
La baronne est indécise,
Et le baron confondu.

Répertoire Dramatique.

Mlle D'ALBERTI.

Quelle est douce la surprise :
Enfin ils me l'ont rendu ;
Le baronne est indécise ,
Et le baron confondu.

LA BARONNE.

Rien n'égale ma surprise ;
Qui s'y serait attendu !
J'ai commis une méprise.
Combien mon cœur est ému :

FABRICE.

Rien n'égale leur surprise.
Comme ils ont tous l'air ému !
La baronne est indécise ,
Et le baron confondu.

LE PRINCE, *au baron.*

Eh bien ! ces factieux à la tête desquels il se trouvait, ils sont donc restés dans la pièce à côté... mon cher baron, vous direz à ses ennemis que vous l'avez trouvé conspirant dans le cabinet du prince.

SAINT-ALBAN, *à Mlle. D'alberti.*

Ah ! mademoiselle... comment expier mes injustes soupçons?... Comment vous témoigner ma reconnaissance... ainsi qu'au baron ?... car c'est lui qui m'a remis votre lettre.

Mlle D'ALBERTI.

Quoi ! mon oncle, vous avez eu la bonté ?.

LE BARON, *embarrassé.*

Oui... j'étais bien aise... (*à part.*) Je ne sais pas seulement ce qu'ils veulent dire.

SAINT-ALEAN, *à la baronne.*

J'espère que madame se souviendra de ce qu'elle m'a dit ce matin.

LE BARON, *à sa femme.*

Vous avez donc vu ce cher Saint-Alban ?

LA BARONNE.

Un moment.

SAINT-ALBAN.

Cinq minutes tout au plus.

LE BARON, *à part.*

On ne m'avait pas parlé de ça. (*haut.*) Et que vous a-t-il dit ?

LE PRINCE.

Ce qu'il répète sans cesse, que votre nièce occupe toutes ses pensées, qu'il ne saurait vivre sans elle. (*au baron.*) Tenez, c'est un mariage qu'il faut conclure dans l'intérêt de la tranquillité publique et de la sécurité des ménages. . . par là Saint-Alban cesse d'être à craindre : époux d'une jolie femme, c'est à lui de trembler.

LE BARON.

Vous avez raison, chacun son tour ; c'est une garantie pour la morale ; et si ma femme ne s'y oppose pas...

LA BARONNE.

Bien au contraire, j'ai promis.

LE BARON.

En ce cas, je n'ai plus rien à dire.

LE PRINCE.

Ton hymen va te réconcilier avec les maris... c'est parmi eux que tu comptais les adversaires les plus redoutables. . . voilà leur courroux désarmé... je vais profiter de ce moment pour révoquer l'ordre de ton exil.

CHŒUR FINAL.

LE PRINCE.

Mais prudemment sachons nous taire
Sur ce qui s'est passé céans ;
Car le mystère
Est nécessaire
Dans les Petits Appartemens.

Tous.

Oui, redoutons la médisance ;
Craignons les méchans, les jaloux ;
Et pour les forcer au silence,
Donnons l'exemple : taisons-nous.

FIN.